

COMPTE RENDU

José Natividad IC XEC, La Femme sans tête et autres histoires mayas, édition par Nicole GENAILLE,

Éditions rue d'Ulm (ENSULM), 2013.

Il est toujours agréable de présenter un ouvrage édité par une collègue et amie, mais ce petit ouvrage est d'autant plus important qu'il vient ouvrir la curiosité et l'appétit de tous ceux qui aiment à travers les mythes grecs se transporter à une époque où l'humanité commence à mettre en mots ses peurs, ses mots, ses doutes et ses adorations devant les « inquiétantes étrangetés du monde. Tel est aussi l'état d'âme dans lequel nous transporte ce petit livre. Nous entrons dans un « ailleurs » et un « autrement » mais non pas pour faire de cette différence un objet de crainte. Au contraire, l'auteur, José Natividad Ic Xec, maya lui-même et mayaphone, prend la précaution d'un avertissement qui pourrait devenir pétition de principe pour tous ceux qui pensent étudier en 6^e ou en 2^{nde}, le conte : « Parler avec un aïeul maya, c'est être en contact avec un puits de savoir, un aïeul est une machine à remonter le temps qui conduit aux profondeurs du passé. » Munis de ce « Sésame, ouvre-toi », nous traversons, comme l'ange Heurtebise de Cocteau, le Temps et nous nous retrouvons entourés de tout un petit peuple à la pensée magique, à la pensée charmante, dans tous les sens de ces mots qui évoquent à la fois les chamans, les magiciens et les innombrables « vieilles femmes » qui hantent les contes, les fabliaux, les soties et les récits ancestraux. Ce qui frappe, c'est la constance avec laquelle nous franchissons constamment les portes de l'Invisible, c'est aussi l'esprit de cet Invisible : la nature entière est pensée. « Tout est sensible », disaient déjà Pythagore, Swedenborg et Nerval. « Je connais cette croyance que toutes les choses "ressentent", qu'elles sont vivantes. Qu'elles et nous ne faisons qu'un. » Ce pourquoi une petite vieille, éclaboussée des « gouttes épaisse » d'une pluie violente peut s'exclamer : « Ki' u yu ' ubik wale — elle doit se sentir bien ! me dit-elle en maya avec un sourire, et une douce paix se lit sur son visage. » Cette petite vieille est la mère de l'auteur dont la photographie inaugure ce chapitre, ainsi placé sous « cette expression de solidarité, de communion » que l'auteur espère avoir lui aussi. Et il y réussit.

Ce qui frappe c'est aussi la constance avec laquelle l'homme est confronté aux trois règnes, minéral, végétal et animal. Chacun de ces règnes a, comme le règne humain lui-même, un pouvoir ambivalent, protecteur et apotropaïque : on pourrait croire facile l'opposition entre les oiseaux porteurs de spiritualité et les serpents chthoniens, matériels et mortifères. Mais le venin des derniers comme la fièvre des premiers peuvent être tantôt bénéfiques, tantôt maléfiques. Comme le *pharmacón* grec, poison et médicament ne sont qu'un. Ce regard panoramique sur une sorte de chamanisme universel est très agréable, reflété par une traduction qui passe aisément de la fluidité française à la fraîcheur de l'étrange et de l'étranger par la restitution de mots mayas en italiques, dont l'énigme est levée par un index, ce qui contribue à la restitution très intéressante d'une sorte de conversation dont les relais glissent des

Mayas « classiques » aux Mayas vivants, et du témoin Yucatán à Nicole Genaille : on sent son enthousiasme pour cette civilisation ancestrale et contemporaine dont elle livre les clés dans un épilogue intitulé « une nouvelle aurore ».

L'ouvrage a été composé au moment où le débat occidental oscillait entre redécouverte copernicienne et engouement superstitieux pour une fin du monde programmée. D'où l'exergue qui nous rappelle la notion solaire et nous invite à « entendre ses pas » avec toute la polysémie du verbe « entendre ». On y ressent de l'intérieur l'archéologie de l'âme d'un homme habité par le passé et la spiritualité, ce qui, à soi seul, explique sa générosité, cette offrande qu'il fait aux patries d'Americo Vespucci, de Cortez et de Colomb de sa propre patrie, de ses campagnes, de ses villages, de sa lumière que l'occident a bien failli éteindre. C'est un univers qui surgit de cette terre, un univers de peurs et de maléfices dont il faut se prémunir. Et l'on comprend alors que, loin de la simple « superstition » ou de ses corollaires, sorcellerie ou magie, le peuple maya a développé une expérience du réel dont la transmission devient une spiritualité émouvante. Mais peut-être est-ce seulement que nous autres, vieux rationnels, nous répugnons à reconnaître cette valeur et cette proximité de la terre. Hippocrate, Pline et Galien le disaient déjà, si on sait les lire. Et nous allons avec curiosité vers ce codex Cháak dont on nous donne les clés, vers ces glyphes où la spécialiste des cultes isiaques retrouve visiblement le bonheur hiéroglyphique qui fait advenir le sens là où le commun des mortels ne voit que rebus.

Que pouvons-nous dire de mieux que de reprendre à notre compte la dédicace que les Américains ont inscrite sur la base de la statue érigée en 1892 en l'honneur de Christophe Colomb, Columbus square, New York : « *To the world, he gave a world* », « *Donava un mondo al mondo* », la dédicace est bilingue. « Au monde, il a donné un monde ». De même José Natividad Ic Xec et Nicole Genaille ont su nous offrir « un monde » et, désormais, le livre est bilingue.

G.S. NOURRY-NAMUR